PRÉFACE

REGISTRATO

DU

MARIAGE DE FIGARO;

Par Mr. de Beaumarchais.

Bibl. Nationale R. F. MANUEL

A LYON.

D'après la Copie envoyée par l'Auteur.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

67272

PRÉFACE

DU

MARIAGE DE FIGARO.

EN écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Pièce bonne ou mauvaiſe : il n'eſt plus temps pour moi ; mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une Comédie qui reſſemble aux autres ; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des règles qui ne ſont pas les miennes ? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi première, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un Ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus, eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aſpect des Comédies, & j'aurai fait encor un bon uſage de la mienne, ſi je parviens en la ſcrutant, à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules raſſaſiées qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots ſi rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajuſtés au niveau de chaque inſipide cotterie, & dont la latitude eſt ſi grande qu'on ne ſait où ils commencent & finiſſent, ont détruit la franche & vraie gaîté qui diſtinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédanteſque abus de ces autres grands

mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de Théâtre, & vous connaîtrez à peu-près ce qui garrotte le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les Magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant sur les bras, Fermes, Sous-Fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop-plein, le Trop-bu, tous les Impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modèles. On l'offrirait sous d'autres traits, l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Molière*, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'ancienne Noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudroit, de

nos jours, pour élever juſqu'au Théâtre l'œuvre ſublime du *Tartuffe* ? Auſſi l'Auteur qui ſe compromet avec le Public *pour l'amuſer, ou pour l'inſtruire*, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſifler au lieu de rire, & de prendre ſes modèles hors de la ſociété, crainte de ſe trouver mille ennemis, dont il ne connaiſſait aucun en compoſant ſon triſte Drame.

J'ai donc réfléchi que ſi quelque homme courageux ne ſecouait pas toute cette pouſſière, bientôt l'ennui des Pièces françaiſes porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, ſe change en une licence effrénée ; où la jeuneſſe va ſe nourrir de groſſières inepties, & perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence & des chef-d'œuvres de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & ſi je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'eſt-elle manifeſtée dans tous.

J'ai penſé, je penſe encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, ſans des ſituations fortes, & qui naiſſent toujours d'une diſconvenance ſociale, dans le ſujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce ; les conſpirations, l'uſurpation du trône, le meurtre, l'empoiſonnement, l'inceſte dans *Œdipe* &

Phèdre ; le fratricide dans *Vendôme* ; le parricide dans *Mahomet* ; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuſe, n'excède pas les diſconvenances, parce que ſes tableaux ſont tirés de nos mœurs, ſes ſujets de la ſociété. Mais comment frapper ſur l'avarice, à moins de mettre en ſcène un mépriſable avare ? démaſquer l'hypocriſie, ſans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épouſant ſa fille & convoitant ſa femme ?* un homme à bonnes fortunes, ſans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes ; un joueur effréné, ſans l'envelopper de frippons, s'il ne l'eſt pas déjà lui-même ?

Tous ces gens-là ſont loin d'être vertueux ; l'Auteur ne les donne pas pour tels : il n'eſt le patron d'aucun d'eux ; il eſt le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eſt féroce, le loup vorace & glouton, le renard ruſé, cauteleux, la fable eſt-elle ſans moralité ? quand l'Auteur la dirige contre un ſot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, ſa moralité eſt remplie : s'il tournait contre le bas flatteur, il finirait ſon apologue ainſi : *le renard s'en ſaiſit, le dévore ; mais le fromage étoit empoiſonné.* La fable eſt une comédie légère, & toute comédie n'eſt qu'un long apologue ; leur différence eſt, que dans la fable les animaux ont de l'eſprit ; & que dans notre comédie les hommes ſont ſouvent des bêtes, & qui pis eſt, des bêtes méchantes.

Ainſi, lorſque *Molière*, qui fut ſi tourmenté par les ſots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole ſa caſſette, & l'injurie en face; eſt-ce des vertus ou des vices qu'il tire ſa moralité? Que lui importent ces fantômes? c'eſt vous qu'il entend corriger. Il eſt vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de ſon temps, ne manquèrent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela étoit horrible! Il eſt auſſi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux ſe déchaînèrent contre lui. Voyez le ſévère *Boileau* dans ſon épître au grand *Racine*, venger ſon ami qui n'eſt plus, en rappellant ainſi les faits:

L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venaient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau;
Et ſecouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la ſcène plus exacte;
Le Vicomte indigné, ſortait au ſecond acte;
L'un, défenſeur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV* qui fut ſi grand en protégeant les Arts, & ſans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'aurait pas un ſeul chef-d'œuvre de *Molière*; on voit ce philoſophe Auteur ſe plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démaſqué les hypocrites, ils imprimaient

imprimaient par-tout qu'il était *un libertin*, *un impie*, *un athée*, *un démon vêtu de chair*, *habillé en homme*; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILÉGE de ce Roi qui le protégeait: rien là-deſſus n'eſt empiré.

Mais, parce que les perſonnages d'une Pièce s'y montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les bannir de la Scène? Que pourſuivrait-on au Théâtre? les travers & les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils ſont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais ſe déguiſe en mille formes ſous le maſque des mœurs dominantes: leur arracher ce maſque & les montrer à découvert, telle eſt la noble tâche de l'homme qui ſe voue au Théâtre. Soit qu'il moraliſe en riant, ſoit qu'il pleure en moraliſant: Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les faiſant voir tels qu'ils ſont. La comédie utile & véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle: l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats*: quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui;

perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats ;* on répliquera juſtement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur* ; cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer ; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le Théâtre ne devînt une arène de gladiateurs, où le Puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les plumes vénales, & malheureuſement trop communes, qui mettent leur baſſeſſe à l'enchère.

N'ont-ils donc pas aſſez, ces Grands, des mille & un feuilliſtes, faiſeurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier le plus mauvais, en choiſir un bien lâche, & dénigrer qui les offuſque ? On tolère un ſi léger mal, parce qu'il eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémère démange un inſtant & périt ; mais le Théâtre eſt un géant qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ſes grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidens qu'il amène, qui font l'indécence théâtrale ; mais le dé-

faut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'oſe en tirer de ſon ſujet, voilà ce qui rend ſa Pièce équivoque ou vicieuſe.

Lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puiſque c'eſt toujours moi qu'on attaque,) lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jetaient des flammes dans les foyers ſur ce que j'avois oſé montrer un Seigneur libertin, habillant ſes Valets en Prêtres, & feignant d'épouſer une jeune perſonne qui paraît enceinte au Théâtre, ſans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Pièce a été jugée, ſinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames, conſtamment jouée ſur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſaient entièrement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Pièce dans laquelle un père avoue à ſa prétendue nièce qu'elle eſt ſa fille illégitime: ce Drame eſt auſſi très-moral; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales,

ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gaiement à des Dames : « l'Auteur, ſans doute, eſt un garçon Fri- » pier, qui ne voit rien de plus élevé que des Com- « mis des fermes, & des Marchands d'étoffes ; & » c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va chercher les » nobles amis, qu'il traduit à la Scène françaiſe ! » Hélas ! Monſieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'eſt pas impoſſible de les ſuppoſer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carroſſes ? Il faut un peu de vraiſemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans le *Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaiſanterie actuelle ; mais comme cela même était une eſpèce de nouveauté, la Pièce fut vivement pourſuivie. Il ſemblait que j'euſſe ébranlé l'État ; l'excès des précautions qu'on prit, & des cris qu'on fit contre moi, décelait ſur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démaſqués. La Pièce fut cenſurée quatre fois, cartonnée trois fois ſur l'affiche, à l'inſtant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors ; & moi, frappé de ce tumulte, je perſiſtais à demander que le Public reſtât le juge

de ce que j'avais deſtiné à l'amuſement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me diſait tout bas : faites-nous donc des Pièces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que vous qui oſiez rire en face.

Un Auteur déſolé par la cabale & les criards, mais qui voit ſa Pièce marcher, reprend courage, & c'eſt ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire, (car en frappant l'air de ſon nom, l'on ſent vibrer le vieux mot Patrie,) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, diſait-il, que la Pièce, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monſeigneur, lui répondis-je, ſi je mettais une ſeconde fois ce caractère ſur la Scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en ſaurait quelque peu davantage, ce ſerait bien un autre bruit, & qui ſait s'il verrait le jour ! Cependant, par reſpect, j'acceptai le défi; je compoſai cette *Folle Journée*, qui cauſe aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un Prince auguſte, un eſprit noble & fier : le dirai-je ? il en fut content.

Mais quel piège, hélas ! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée !* mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne ſavais pas encor à quel point un changement d'annonce peut égarer

tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eût lu l'*Époux ſuborneur*. C'était pour eux une autre piſte ; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée*, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y ſera jamais ; & cette remarque un peu ſévère ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *George Dandin*, ſi *Molière* eut appelé ſon Drame la *Sottiſe des alliances*, il eût porté bien plus de fruit : ſi *Regnard* eut nommé ſon *Légataire*, *la Punition du célibat*, la Pièce nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne ſongea pas; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre ſur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler : *de l'influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en ſoit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont ſu que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; ſoit qu'ils ſentiſſent avec le Public que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Pièce auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble ; & ſi l'Auteur, (comme on le dit) eſt reſté au-deſſous de lui-même ; il n'y a pas un ſeul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute eſpèce, ou céder aux inſtances univerſelles. Dès-lors auſſi les grands ennemis de l'Auteur, ne manquèrent pas de répandre à la Cour qu'il bleſſait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tiſſu de bêtiſes*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raiſon*, ajoutait-on. Si les graves Meſſieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juſte; & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'État; dans ce nouvel eſſai, plus infame & plus ſéditieux, je le renverſais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de ſacré ſi l'on permettait cet ouvrage. On abuſait l'autorité par les plus inſidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puiſſans; on alarmait les Dames timorées; on me faiſoit des ennemis ſur le prie-Dieu des oratoires: & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſais la baſſe intrigue par mon exceſſive patience, par la roideur de mon reſpect, l'obſtination de ma docilité, par la raiſon, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille; que reſte-t-il des alluſions qu'on

s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Hélas ! quand il fut compoſé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais qu'un Cenſeur ; on m'en accorda cinq ou ſix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement ? la plus badine des intrigues. Un grand ſeigneur eſpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut ſéduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouſer, & la femme du ſeigneur, réuniſſent pour faire échouer dans ſon deſſein un maître abſolu, que ſon rang, ſa fortune & ſa prodigalité rendent tout puiſſant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Pièce eſt ſous vos yeux.

D'où naiſſaient donc ces cris perçans ? De ce qu'au-lieu de pourſuivre un ſeul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis ſur les bras qu'une ſeule claſſe d'ennemis ; l'Auteur a profité d'une compoſition légère, ou plutôt a formé ſon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui déſolent la Société. Mais comme ce n'eſt pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Cenſeur éclairé ; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre. Il a donc fallu l'y ſouffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec ſcandale,

Cette Pièce où l'on peint un inſolent valet,
Diſputant ſans pudeur ſon épouſe à ſon maître.
M. Gudin.

Oh !

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral, une Tragédie bien ſanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro* ; dans ſa jalouſe fureur je lui aurais fais noblement poignarder le Puiſſant vicieux ; & comme il aurait vengé ſon honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal ſur un peuple déſolé ; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait je crois bleſſé perſonne ; on eût crié *bravo ; ouvrage bien moral.* Nous étions ſauvés, moi & mon *Figaro* ſauvage.

Mais ne voulant qu'amuſer nos Français & non faire ruiſſeler les larmes de leurs épouſes ; de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oſerait-on dire au Théâtre d'un Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie ! N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modeſtement (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai raiſon.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le reſpect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été bleſſer toutes les vraiſemblances ? Concluez donc en faveur de ma Pièce, puiſqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuſe n'auroit produit aucun mouvement comique, ſi je ne lui avais gaiement oppoſé l'homme le plus dégourdi de ſa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, ſa propriété, ſe moque des projets de ſon maître, & s'indigne très-plaiſamment qu'il oſe joûter de ruſe avec lui, maître paſſé dans ce genre d'eſcrime.

Ainſi, d'une lutte aſſez vive entre l'abus de la puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; & le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu, peut oppoſer à cette attaque; il naît dans ma Pièce un jeu plaiſant d'intrigues, où l'*époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, haraſſé, toujours arrêté dans ſes vues, eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme, qui bonne, indulgente & ſenſible, finit par lui pardonner: c'eſt ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends? accueillez-en une plus ſévère qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas: c'eſt qu'un Seigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer dans ſes domaines, de la pudicité de toutes ſes jeunes vaſſales, doit finir comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorſqu'en fureur au cinquième Acte, *Almaviva*, croyant

confondre une femme infidèle, montre à ſon jardinier un cabinet, en lui criant: *Entres-y toi, Antonio; conduis devant ſon juge, l'infame qui m'a déshonoré;* & que celui-ci lui répond: *Il y a, parguenne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour!....*

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de ſon pinceau; je leur ferais remarquer que, croiſé dans tous ſes projets, le Comte *Almaviva* ſe voit toujours humilié, ſans être jamais avili.

En effet, ſi la Comteſſe uſait de ruſe pour aveugler ſa jalouſie dans le deſſein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ſes pieds ſon époux, ſans le dégrader à nos yeux. La vicieuſe intention de l'épouſe, briſant un lien reſpecté; l'on reprocherait juſtement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables: car nos jugemens ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes; on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens, du reproche; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne

veut que ramener ſon mari ; toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales ; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppoſe à ce mari peu délicat, la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé ; quand l'expoſe-t-on à vos regards ? dans le moment critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'apuie, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence ! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princeſſes aient des paſſions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre faibleſſe ! O grande *influence de l'Affiche !* jugement sûr & conſéquent ! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait-là. Et cependant en ces deux cas c'eſt toujours le même principe ; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeler à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva !* Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper,

ne vous avertiſſait enfin qu'il eſt temps de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche ; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant qu'elle blâme, & des reſſentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener ſon infidèle époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colère, on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe ; elle eſt un modèle de vertu ; l'exemple de ſon ſexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêteté des Scènes ; ſi ce principe avoué, de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la repréſentation ; c'eſt vainement que j'en étendrais ici le développement, les conſéquences ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre ; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation ; c'eſt une Commiſſion qui la juge.

On a vu la légère eſquiſſe de ſon aimable caractère, dans la charmante Pièce d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'Officier, n'y parut blâmable à perſonne, quoique la tournure des Scènes pût laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre manière, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur : chacun ſe livra de bon-

ne-foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts, & notez que dans cette Pièce, l'époux ne paraît qu'un peu ſot ; dans la mienne, il eſt infidèle ; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe ! Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer ? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte, aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite ; ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la Pièce, il n'y a pas une phraſe, un mot, qui ne reſpire la ſageſſe & l'attachement à ſes devoirs : la ſeule ruſe qu'elle ſe permette, eſt en faveur de ſa maîtreſſe, à qui ſon dévouement eſt cher, & dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ſes libertés ſur ſon maître, *Figaro* m'amuſe-t-il, au lieu de m'indigner ? C'eſt que, l'oppoſé des valets, il n'eſt pas, & vous le ſavez, le mal-honnête-homme de la Pièce : en le voyant forcé par ſon état, de repouſſer l'inſulte avec adreſſe ; on lui pardonne tout, dès qu'on ſait qu'il ne ruſe avec ſon Seigneur, que pour garantir ce qu'il aime, & ſauver ſa propriété.

Donc, hors le Comte & ſes agens, chacun fait dans la Pièce à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez mal-honnêtes, parce qu'ils diſent du mal les uns des autres; c'eſt une règle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du ſiècle; on paſſe la vie à ne faire autre choſe ! Il eſt même tellement reçu de déchiret ſans pitié les abſens, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-ſouvent: quel diable d'homme, & qu'il eſt contrariant ! il dit du bien de tout le monde !

Eſt-ce mon Page, enfin, qui vous ſcandaliſe, & l'immoralité qu'on reptoche au fond de l'ouvrage, ſerait-elle dans l'acceſſoire ? O cenſeurs délicats ! beaux eſprits ſans fatigue ! inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années; ſoyez juſtes une fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien démêler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa marraine, eſt-il un ſujet de ſcandale ? Aimé de tout le monde au château; vif, eſpiègle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature ! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'eſt plus un enfant; mais il n'eſt pas encor un homme: & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtint de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce

qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé : on ne l'aime donc pas encor; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'Auteur a mis avec gaieté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!....*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le faiſons exprès tutoyer par *Figaro.* Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de ſon rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte, ſur le quiproquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien : c'était de l'intérêt auſſi; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt : un intérêt..... ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du Page ou la conſcience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à ſe rencontrer dans la Pièce? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre ſur ſa voie; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'eſt amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abſolu chez lui, dès qu'il ſuit un projet coupable, peut

peut être mis au déſeſpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de ſe rencontrer ſur ſa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif & bouillant que je lui ai donné, je ſerai coupable à mon tour, ſi je le montre ſur la Scène. Mais à treize ans qu'inſpire-t-il? quelque choſe de ſenſible & doux, qui n'eſt amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiècle moins chaſte, dans un de ces ſiècles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & faiſaient plier la nature, la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bonheur n'occupait perſonne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages, qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin: & le caractère de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le Moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger, eſt le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute, lorſqu'elle reconnaît ſon fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille ſéduite, eſt celle des hommes, & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait ; Cenſeurs raiſonnables ! étudiez la Scène ſuivante, qui faiſait le nerf du troiſième Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévère n'obſcurcît la gaieté de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la Coquette ou Coquine du *Miſanthrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſe avilie ſous les coups qu'il lui a portés ; il a raiſon ; qu'en ſerait-il ? vicieuſe par goût & par choix ; veuve aguérie ; femme de Cour : ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaiſſance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la Scène.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnaître ſa mère en Marceline.*)

C'eſt clair : i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! & votre fils ? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils ſouvenirs engageaient, on ſerait tenu d'épouſer tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et ſi l'on y regardait de ſi près, pè-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues ! une jeuneſſe déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte ! J'étais née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſi-tôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiègent, pendant que la misère nous poi-

gnarde ; que peut oppoſer une enfant, à tant d'ennemis raſſemblés ? Tel nous juge ici ſévèrement, qui peut-être en ſa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux ; c'eſt la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris, les jouets de vos paſſions, vos victimes ! c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe : vous, & vos Magiſtrats ſi vains du droits de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils ſont broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire. Leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raiſon.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raiſon.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu ! raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela ſeul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouſe, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis ! Qu'on eſt ſot en effet ! il y a des mille & mille ans que le monde roule, & dans cet océan de dutée, où j'ai par haſard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiète. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent tou-

jours, quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; & maintenant que la Pièce eſt connue, ſi les Comédiens avaient le courage de le reſtituer à ma prière, je penſe que le Public leur en ſaurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. — Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes perſonnes*; & j'avais raiſon de le dire que vous trouvez ma Pièce trop gaie, parce qu'elle eſt ſouvent trop ſévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* eſt un ſoleil tournant, qui brûle, en jailliſſant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde eſt exagéré. Qu'on me ſache gré du moins s'il ne brûle pas auſſi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître: au temps qui court on a beau jeu ſur cette matière au Théâtre. M'eſt-il permis de compoſer en Auteur qui ſort du collège, de toujours faire rire des enfans, ſans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me paſſer un peu de morale, en faveur de ma gaieté; comme on paſſe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raiſon.

Si je n'ai verſé ſur nos ſottiſes qu'un peu de criti-

que badine, ce n'eſt pas que je ne ſache en former de plus ſévères : quiconque a dit tout ce qu'il ſait, dans ſon ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me preſſent, pour un des ſujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui ſur mon chantier : *la Mere coupable* ; & ſi le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever ; mon projet étant d'y faire verſer des larmes à toutes les femmes ſenſibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes ſituations ; j'y prodiguerai les traits de la plus auſtère morale, & je tonnerai fortement ſur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Meſſieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au ſervice de votre colère.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouiſſez de tout, ſans prendre parti ſur rien : jeunes perſonnes modeſtes & timides, qui vous plaiſez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprends ſa défenſe que pour juſtifier votre goût :) lorſque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Pièce, tout blâmer ſans rien déſigner, ſur-tout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là ; ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractère, & vous connaîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces Écumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme

l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libelliſtes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infames contre l'Auteur, pendant que l'on jouait ſa Pièce. Ils ſavent que je les connais: ſi j'avais eu deſſein de les nommer, ç'aurait été au miniſtère public; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public ſur une auſſi lâche épigramme! ſemblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'ouvrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaiſant embarras de n'oſer montrer ni ſatisfaction ni colère; s'avançant ſur le bord des loges, prêts à ſe moquer de l'Auteur, & ſe retirant auſſi-tôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la ſcène, & ſoudainement rembrunis par le pinceau du moraliſte: au plus léger trait de gaieté, jouer triſtement les étonnés, prendre un air gauche en faiſant les pudiques, & regardant

regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de ſoutenir un tel ſcandale; puis, aux grands applaudiſſemens, lancer ſur le Public un regard mépriſant, dont il eſt écraſé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtiſan dont parle *Molière*, lequel outré du ſuccès de l'*Ecole des Femmes*, criait des balcons au Public, *ris donc*, *Public*, *ris donc !* En vérité c'eſt un plaiſir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la *Folle Journée*, on s'échauffait dans le foyer, (même d'honnêtes Plébéïens,) ſur ce qu'ils nommaient ſpirituellement *mon audace*. Un petit vieillard ſec & bruſque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de ſa canne, & dit en s'en allant : *Nos Français ſont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avait du ſens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt-fois un murmure deſcendre des loges à cette réponſe de *Figaro ?*

LE COMTE.

Une réputation déteſtable !

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle ; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant ?

Je dis moi, qu'il n'y en a point ; qu'il ne ſaurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obſcur ou peu connu peut valoir mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un ſot en place, en paraît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut plus rien cacher ; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & ſa naiſſance ont placé ſur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui ; vaut preſque toujours moins que ſa réputation s'il parvient à la rendre mauvaiſe. Une aſſertion ſi ſimple & ſi loin du ſarcaſme, devait-elle exciter le murmure ? Si ſon application paraît fâcheuſe aux Grands peu ſoigneux de leur gloire, en quel ſens fait-elle épigramme ſur ceux qui méritent nos reſpects ? & quelle maxime plus juſte au Théâtre, peut ſervir de frein aux Puiſſans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres ?

Non qu'il faille oublier, (a dit un Écrivain ſévère ; & je me plais à le citer, parce que je ſuis de ſon avis.) « Non qu'il faille oublier, dit-il, ce » qu'on doit aux rangs élevés ; il eſt juſte au con» traire que l'avantage de la naiſſance ſoit le moins » conteſté de tous, parce que ce bienfait gratuit de » l'hérédité, relatif aux exploits, vertus, ou quali» tés des aïeux de qui le reçut, ne peut aucunement » bleſſer l'amour-propre de ceux auxquels il fut re» fuſé : parce que dans une monarchie ſi l'on ôtait

» les rangs intermédiaires, il y aurait trop loin du
» monarque aux ſujets ; bientôt on n'y verrait qu'un
» deſpote & des eſclaves ; le maintien d'une échelle
» graduée du laboureur au potentat, intéreſſe éga-
» lement les hommes de tous les rangs, & peut-être
» eſt le plus ferme appui de la conſtitution monar-
» chique. »

Mais quel Auteur parlait ainſi ? qui faiſoit cette profeſſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin ? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & ſévère queſtion, qui décida bientôt de l'honneur d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défends on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun, ſans lui trouver vingt défenſeurs ?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oiſon* ? Ce mot de *Figaro* ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours, (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*,) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſauta dans quelle école j'en ai recherché la leçon ; quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré

d'un moraliſte, lequel parlant des Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aiſé voudrait, pour le plus modi» que honoraire, faire le métier cruel de ſe lever » à quatre heures, pour aller au Palais tous les jours » s'occuper ſous des formes preſcrites, d'intérêts » qui ne ſont jamais les ſiens ; d'éprouver ſans ceſſe » l'ennui de l'importunité, le dégoût des ſollicita» tions, le bavardage des Plaideurs, la monotonie » des Audiences, la fatigue des délibérations, & » la contention d'eſprit néceſſaire aux prononcés des » Arrêts, s'il ne ſe croyait pas payé de cette vie la» borieuſe & pénible, par l'eſtime & la conſidération » publique? & cette eſtime eſt-elle autre choſe qu'un » jugement, qui n'eſt même auſſi flatteur pour les » bons Magiſtrats, qu'en raiſon de ſa rigueur ex» ceſſive contre les mauvais ? »

Mais quel Écrivain m'inſtruiſait ainſi par ſes leçons ? Vous allez croire encor que c'eſt Pierre-Augustin ; vous l'avez dit, c'eſt lui, en 1773, dans ſon quatrième Mémoire, en défendant juſqu'à la mort, ſa triſte exiſtence, attaquée par un ſoi-diſant magiſtrat. Je reſpecte donc hautement ce que chacun doit honorer ; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de ſapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhenſibles au Théâtre : votre monologue, ſur-tout, contient, ſur les gens diſgraciés, de traits qui paſſent la licence ! — Eh ! croyez-vous, Meſſieurs, que

j'euſſe un taliſman pour tromper, ſéduire, enchaîner la cenſure & l'autorité, quand je leur ſoumis mon ouvrage ? que je n'aie pas dû juſtifier ce que j'avais oſé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé ? *Que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au lieu de ces inquiſitions puériles & fatigantes, & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais, ſi, comme en Angleterre, on était aſſez ſage ici pour traiter les ſottiſes avec ce mépris qui les tue, loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriraient en germant, & ne ſe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eſt la faibleſſe de les craindre : ce qui fait vendre les ſottiſes, eſt la ſottiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes, qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé ; qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne déſignant ni temps, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes deſirables ; n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment dans un

temps proſpère, ſous un Roi juſte, & des Miniſtres modérés, l'Écrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe : chacun y faiſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au-dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque Peuple tient à ſon culte, & chérit ſon Gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-deſſus d'eux. Notre littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe, & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui juſtifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres; les talens perſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſoit un ſoir au Spectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Pièce, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle ? — De mon ſtyle, Monſieur ? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaiſſant rien d'inſipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout eſt bleu, où tout eſt roſe, où tout eſt l'Auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me ſaiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation. — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte, *Chérubin*, c'eſt le Comte que vous touchez. — Ah ! Comteſſe, quelle imprudence avec un époux ſi violent ! — Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien ; c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas ; que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibilité de la Comteſſe, qui n'a pas la gaieté de *Suzanne*, qui n'a pas l'eſpiéglerie du Page, & ſur-tout aucun d'eux, la ſublimité de *Brid'oiſon* : chacun y parle ſon langage : eh ! que le Dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre ! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur ſur cette phraſe de Figaro : *Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche !* A travers le nuage d'une conception indigeſte ils ont feint d'appercevoir : *que je répands une lumiere décourageante ſur l'état pénible du Soldat ; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté ; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paie, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſais de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait juſtement compte d'un mot indiſcrétement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne ? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou-là ſe montre, s'il exiſte ; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite ; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien

examiner

examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore.* Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe. A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce Monarque: *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon armée: Vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune!

Ainſi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiècle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! & ſi j'en avais pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au haſard, ſans ſe rendre compte de rien; s'extaſier

ſur une ſottiſe, qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines !* a dit un ſeigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines !* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglais de ſa loge. *Urſulines !* ah Mylord ! ſi vous entendiez le français !... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant. — C'eſt qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urſulines !* Abbé, parlez-nous donc ! L'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urſulines* ? Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne ;* & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indécent.* Pauvre Auteur ! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'événement de la Scène, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines !*

Dans le plus fort de la rumeur, moi bon-homme ! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Pièce, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe. A moi, cela m'était égal, je l'aurais miſe où l'on aurait

voulu ; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites-Cordelières*, tant je tiens peu aux *Urſulines* ! Mais on agit ſi durement !

Enfin, le bruit croiſſant toujours ; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avait montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma Pièce ; & s'ils ſentaient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y aurait perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point ; & ils ne rient point à ma Pièce, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais pluſieurs amateurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage :* excuſons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'enſemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté ; à un dialogue aſſez vif, dont la facilité nous cache le travail, ſi l'Auteur a joint une intrigue aiſément filée, où l'art ſe dérobe ſous l'art, qui ſe noue & ſe dénoue ſans ceſſe, à travers une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle ; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encor oſé

tenter !) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite ? attaquer, pourſuivre l'Auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées : c'eſt ce qu'on a fait ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels ; le récit d'un mal trop connu, touche peu ; mais dans quatre-vingts ans il portera ſon fruit. Les Auteurs de ce temps-là, compareront leur ſort au nôtre ; & nos enfans ſauront à quel prix on pouvait amuſer leurs pères.

Allons au fait : ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots ?
Recevoir, prendre & demander ;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point ! Si c'eſt un mal, le remède ſerait pire : il faudrait poſer métho-

diquement ce que je n'ai fait qu'indiquer ; revenir à montrer qu'il n'y a point de ſynonyme en français, entre *l'homme de la Cour*, *l'homme de Cour*, & *le Courtiſan par métier.*

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt ; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux & reſpecter des autres; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractère adroit, liant, mais réſervé ; preſſant la main de tout le monde, en gliſſant chemin à travers ; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir ; ne ſe faiſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche ; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin....

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de Cour.*
LA FONTAINE.

Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par metier.*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro.*

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier; quand, parcourant tous les poſſibles, je le montrerais avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une; ſe donnant l'air du *protégement* pour ſe faire chef de parti: dénigrant tous les concurrens qui balanceraient ſon crédit; faiſant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer; vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui faiſant payer ſes plaiſirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. Il faudrait toujours revenir au diſtique de *Figaro: Recevoir, prendre & demander; voilà le ſecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point; il y en eut, dit-on, ſous *Henri III*, ſous d'autres Rois encor, mais c'eſt l'affaire de l'hiſtorien; & quant à moi, je ſuis d'avis que les vicieux du ſiècle en ſont comme les Saints, qu'il faut cent ans pour les canoniſer. Mais puiſque j'ai promis la critique de ma Pièce, il faut enfin que je la donne.

En général ſon grand défaut eſt *que je ne l'ai point faite en obſervant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui exiſte, & ne rappelle jamais l'image de la ſociété*